

# LES SEMONCES

***On s'éveille un matin... On descend au courrier. Tiens, une lettre d'Alain Dantinne ! Hmm, un cadeau. Quelques feuillets qui forment un petit livre. Tiré à 150 exemplaires. Avec en dernière page la mention que l'ouvrage n'a pas été composé grâce au soutien de la Communauté française Wallonie-Bruxelles... On sourit. On se sent déjà des connivences. On lit d'une traite. On saute sur le téléphone pour proposer à Alain de reproduire encore 150 fois son texte. Dans Jibrile 5 cette fois. Il accepte. Messieurs dames, (grand) chapeau bas...***

## **Petite prose et grand chapeau (Essai sur la littérature industrielle)**

*Même si tu as eu la sottise de te montrer,  
sois tranquille, les autres ne te voient pas.  
Henri Michaux, Poteaux d'angle*

Pourquoi ai-je écrit *Hygiène de l'intestin* ?

Par hygiène, tout simplement. La seule hygiène salubre qui consiste à discerner. À juger, à montrer la médiocratie contemporaine. « Position élitiste ! » La ritournelle fut mille fois entendue. On l'utilise pour clouer le bec aux énergumènes de ma sorte. C'est du même tonneau rhétorique que le fameux « Je ne fais pas de politique » des gens de droite. De droite-droite si vous voyez. Eh bien ! acceptons-la jusqu'au bout : je suis élitiste aux yeux des barjos du marketing, les vendeurs de romans-savonnettes et de *mémoires* de starlettes. Je suis tout simplement un prof qui en a marre que l'on confonde Nietzsche et Houellebecq, Artaud et Angot, Madame Bovary et Mademoiselle Amélie. Qui en a marre que chaque mois des élèves lui présentent une analyse d'un livre de la perle fin de siècle, et s'entendre récriminer : « Vous la critiquez et vous ne l'avez jamais lue... » Chiche ! répondis-je un jour à un étudiant, passe-moi ton *Stupeur et tremblements* et tiens-toi bien. C'est un titre ça ? De l'art nippon ? C'est à Kierkegaard ce que le film porno *Cris et suçotements* est à Bergman ! Mes élèves ne me comprennent pas toujours, mais ce n'est pas grave, ils aiment quand je m'excite. Et j'ai lu la prose controversée, j'ai tourné les pages fastidieusement jusqu'à l'instant magique où je me suis dit : ça je peux facilement le faire. En trente-cinq jours, j'ai écrit *Hygiène de l'intestin*. Ensuite, j'appris que mon « modèle » avait écrit son premier roman en quarante : ça suffit pour ne tenir aucune prétention littéraire. Mais c'est plus qu'assez pour montrer que ses romans ne tiennent que par de grosses ficelles, que son style, tarabiscoté, ne repose que sur un usage agaçant du dialogue, un abus de subjonctifs très imparfaits, une giclée de citations suffisante pour en réécrire un dictionnaire, un fond de savoirs des plus convenus, des plus ringards, ne témoignant pas de grande culture et une prétentieuse lexicomanie approximative. Comment le démontrer ? En faisant la même chose qu'elle, en écrivant à *la manière de* ... sauf qu'un ami, qui reçut le prix de l'humour noir, me mit en garde à la lecture du manuscrit : « La parodie n'est pas tenue d'imiter le défaut, c'est assez de le signaler. »<sup>1</sup> J'ai suivi son conseil et sucré pas mal de dialogues.

Arrêtons-nous un instant, les cocos ! Je ne suis pas le seul à penser que ses livres ont l'épaisseur d'une feuille de papier à musique. Il est de bon ton dans les milieux branchés de la capitale française de prendre notre faiseuse de romans pour une pédante ou une pétasse qui n'a d'envergure que Pompilio. Elle vend du vent et Albin est content, elle pisse de la crotte et Michel se les frotte, dit la comptine des cantines, dans le VI<sup>e</sup>. Mais surtout, pas de critique publique. Laissons les incultes penser qu'il s'agit de littérature – à offrir pour les fêtes –, et les autres, il est évident qu'ils n'en ont pas lu une ligne. C'est ce qui se pense dans Landerneau.

J'ai envoyé le manuscrit dans une quinzaine de maisons d'édition parisiennes. Tant qu'à faire, celles qui ont pignon sur mode. Quelques éditeurs se sont fendus d'un mot, toujours le même : « A. N. mérite-t-elle un pastiche ? », « *Hygiène de l'intestin* est effectivement un divertissement bien enlevé. Je ne sais s'il fera grincer des dents ou serrer des fesses en Belgique. En revanche, il risque en France de ne susciter qu'indifférence. », « C'est une bonne gagnieuse pour son éditeur, mais son œuvre a l'épaisseur d'une mode, rien de plus. Alors ! », « ... je ne m'intéresse pas suffisamment à "l'œuvre" d'A. N. pour publier même ce texte détourné. ». Ou encore : « ... [ce divertissement] m'a

---

<sup>1</sup>Je ne voudrais pas créer d'ennuis aux auteurs et éditeurs qui m'ont écrit et dont je reprends ici les avis. J'assume personnellement le risque au vu de l'extrême susceptibilité « judiciaire » de l'écrivain imité. Il faut savoir qu'il s'agit, par ordre alphabétique afin de ne pouvoir attribuer à chacun son propos, de Franz Bartelt, Christian Bourgois, Pierre Drachline, Pierre Jourde, Jean-Claude Pirothe, Raphaël Sorin.

amusé mais qui d'autres ? », « ...le personnage que vous parodiez ne mérite pas vraiment cet effort. ». Sic, sic et sic. On dirait le chœur des Palotins.

« Amélie, c'est une gentille fille » me disait un autre écrivain. C'est bien ça. Personne ne veut faire de mal à un auteur « plutôt sympathique » (resic) qui crève de manière inespérée le plafond des ventes. Mes voyages, dans les années 70 et 80, m'ont permis de constater que l'ironie était l'arme du solitaire face au Socialisme Démocratique, c'est-à-dire Totalitaire. Ici, je l'utilise contre un totalitarisme de boutiquiers, de France Loisirs et de supermarché. Ceux qui ont le monopole des points de vente dans les gares, les galeries commerçantes et sur les plages. Le monopole du décervelage. Arrêtons de faire guignol comme *Paris Match* qui couvre sa une de l'écrivain belge ou Tartuffe comme *Le Monde* qui aujourd'hui l'interviewe mais préféra longtemps ne pas lui massacrer une ligne. On laisse ainsi se répandre qu'il s'agit de littérature.

Eh bien non ! Nous sommes là devant une « pensée » qui flotte comme les cornettes dans Fellini-Roma, une *pensée.com-il-faut*, passe-partout et sa défenderesse est une cabotine des hauts plateaux télé. Rien que de l'ordinaire sous des atours savamment excentriques. Un nihilisme qui s'ignore. C'est tendance. Je n'ai rien inventé, Pierre Bourdieu n'écrivait-il pas : « Pour certains de nos philosophes (et de nos écrivains), être, c'est être perçu à la télévision, c'est-à-dire, en définitive, être perçu par les journalistes, être, comme on dit, *bien vu* des journalistes (ce qui implique bien des compromis et des compromissions) – et il est vrai que ne pouvant guère compter sur leur œuvre pour exister dans la continuité, ils n'ont pas d'autre recours que d'apparaître aussi fréquemment que possible à l'écran, donc d'écrire à intervalles réguliers, et aussi brefs que possible, des ouvrages qui, comme l'observait Gilles Deleuze, ont pour fonction principale de leur assurer des invitations à la télévision. C'est ainsi que l'écran de télévision est devenu aujourd'hui une sorte de miroir de Narcisse, un lieu d'exhibition narcissique. »<sup>2</sup>. Rien à ajouter, juste des parenthèses à supprimer.

Nous sommes donc à l'heure d'une pensée consensuelle jusqu'au sirop, servie par la midinette téléhygiénique de *l'Écriture engagée* et de la philosophie people : là où elle passe, tout sens s'efface. Une tonne de lieux communs s'engouffre dans les interstices de son imaginaire, elle est prise à son propre jeu de références : elle veut montrer qu'elle a de la culture et se raccroche à son corpus de fac de lettres (Proust ou Butor) ou à son terreau familial et catho (Bernanos, Camus, Pascal). Rien d'original en somme. Madame *cite-tout*. Une littérature par procuration, ou mieux formulé par un des écrivains cités plus haut, un « étalage de science morte qu'elle met en vitrine pour se donner l'air de savoir de quoi elle parle ».

On pourrait la dédouaner en disant qu'elle n'est qu'un produit de consommation, un épiphénomène, une réussite de plus en matière de tirage d'Esmenard et Ducousset, le duo qui pilote les éditions Albin Michel, eux-mêmes sertis dans un champ structurel plus vaste et dont les ficelles, tellement nombreuses, ne forment qu'un sac de nœuds inextricables où se mêlent les intérêts économiques avec le *dé-politiquement correct*, la télégénie, les petits porteurs, la démagogie commerciale, les renvois d'ascenseur, les discours moralisants, les modes audimatiques... Il n'y eut pas d'erreur de casting avec notre geisha des Lettres. On vend de la soupe au premier degré, au second, on encaisse. Rien à voir avec la *Campbell soup* de Warhol. Ici, surtout pas de pensée littéraire, pas de remise en question, pas de débat.

J'avais simplement voulu, dans mon roman, montrer l'état du loft littéraire, dans la plus pure tradition française du pastiche qui va de Reboux et Muller (*À la manière de...* en 1907) à Burnier et Rambaud aujourd'hui. Si, comme le dit ce dernier<sup>3</sup>, « plus l'exaspération [de l'écrivain imité] est grande, meilleure est la parodie », je pense que mon Hygiène de l'intestin est un chef d'œuvre. Mais de tout cela, je m'en fous...

Je m'en fous... enfin presque. Car voilà, je l'ai déjà dit... je suis prof de Lettres et de Philo ! Et mes ados scotchés devant un écran, quand ils avalent ses opuscules, ils se croient en pleine littérature. Pour eux, Nothomb-Céline, du pareil au même ! C'est un peu comme ceux qui ont voté Mitterrand en 81 croyant élire un socialiste. Le pire, c'est qu'ils ont remis ça sept ans plus tard ! Et que ça fait plus de dix ans qu'Albin Michel nous remet le couvert à chaque rentrée. J'ai donc écrit ce bouquin pour répondre à la salutaire provoc' d'un de mes élèves. Je ne tenais plus. Alors j'ai lu ses nouvelles publiées dans *Elle*, ses contes pour moutards, ses chansons, ses interviews, son site Internet. Tout lu, comme un toubib ausculte le codex, et me suis mis à écrire un roman « à la manière de... ». Ce sera le seul dans cette veine, je retournerai à mon écriture poétique hautement confidentielle, mais une nécessité don quichottesque me taraudait : il fallait vidanger les tinettes. C'est fait.

Pierre Jourde, dans le paragraphe initial de *La littérature sans estomac*, se voyait réagir à certaines perversions du système éditorial. Je rugis contre les multiples et perverses agressions du système scolaire qui produit des enseignants qui sont de moins en moins des lecteurs, des éveilleurs, des fous

<sup>2</sup>Pierre Bourdieu, *Sur la télévision*, éd. Raisons d'agir, p.11.

<sup>3</sup>Patrick Rambaud dans le magazine *Lire* de février 1998, p.45.

de littérature, un système qui aplatit tout esprit critique et sonne les trompettes du marché triomphant. Entreprise de crétinisation triomphante, voilà l'état de l'enseignement secondaire et supérieur aujourd'hui. On vous regarde de travers si vous imposez aux ados la lecture de Stendhal et refusez Marc Levy. On met sur le même pied *Alice au pays des merveilles* et Harry (Potter) au pays du capitalisme jubilatoire. On écrit plus de thèses universitaires sur Amélie Nothomb et Houellebecq, voire sur Virginie Despentes ou Yann Moix, que sur Genet, Perros, Cixous, des Forêts, Delteil, Calet ou Jaccottet (listes non limitatives).

Qu'est-ce qui m'énerve ? Rien, si certains bradeurs ne faisaient pas d'elle un porte-drapeau des Lettres Françaises, l'égérie de la post-modernité. Et oui, je sais. Pas un pète-en-douce de couloir de maison d'édition n'oserait affirmer que nous sommes en présence d'un « véritable » écrivain. Mais pas une attachée de presse qui ne lui court au cul pour avoir sa présence sur un plateau ou à une foire du livre. Ce n'est pas de la littérature. Elle est incapable de traduire une émotion : électrocardiogramme plat. Elle est incapable de décrire un lieu, une atmosphère (oui, j'ai dit atmosphère...), incapable de se jouer des mots, de leur musique, pour cerner l'indicible humain (*trop humain* ne manquerait-elle pas d'ajouter). Son phrasé, de la muzak pour Super U. Il y aura toujours un pisse-froid qui pourra qualifier ça de minimaliste. Même pas, c'est de la boursoufflure, ces personnages secondaires sont des caricatures (Prétextat Tach, Subuki, les Bernardins) ; elle n'a jamais écrit qu'un seul et même livre dont la seule héroïne, prise de zéro à trente-cinq ans n'est autre que l'image soigneusement détournée de « herself », une dégaine en Pompadour rustique. Un portrait maquillé d'elle-même où tout sonne faux. Rien ne me touche dans ce kitsch. Qu'apprend-on de la culture japonaise dans *Stupeur et tremblements* ? Il n'y a pas d'enfance dans ses frasques nippones, et pas d'amour dans son sabotage. On entube la métaphysique, ah ça oui ! Que du pipi-caca sans anamnèse, aucun affect, que des effets. Et quels effets ? Ses ridicules imparfaits du subjonctif me font penser à la logorrhée de Jean-Marie Le Pen, l'inexcusable en moins, je précise. Son problème : elle n'a rien à dire et le dit souvent. Voilà, c'est comme ça. C'est frivole. Donc vulgaire. C'est naïf et pompier, c'est irritant. C'est la non-vie mode d'emploi.

Et j'ai osé. Osé un sacrilège ! J'invoque Georges Perec dans ce pastiche (*La disparition* et *Les revenentes*). Je lui emprunte le personnage d'Anton Voyl. C'est qu'il me manque une case, moi aussi : je pris donc nonante-neuf citations dans l'œuvre parodiée. Perec, c'est la littérature dans ce qu'elle a de plus absolu : l'enfance à jamais disparue, vainement traquée par tous les artifices du langage, fausses pistes et trompe-l'œil. L'écriture poussée à son extrémité en quête d'une identité introuvable<sup>4</sup>. Mais il n'était pas pensable de maintenir nonante-neuf citations. Je présentai aux éditeurs un manuscrit contenant cinquante-quatre extraits choisis dans tous les livres de A. N. (onze romans à l'époque, ses nouvelles, ses chansons, ses contes pour enfants). Un jeu oulipien. À l'annonce de la parution du livre, la « machine de guerre »<sup>5</sup> des éditions Albin Michel se mit en marche, « mademoiselle » téléphone plusieurs fois par jour chez mon éditeur afin d'obtenir le manuscrit (qu'elle reçoit) tandis que son poisson-pilote (et biographe) laisse entendre qu'elle tentera un procès dès la parution. Je n'avais aucune idée de ce que j'allais découvrir. La directrice littéraire se liquéfie, l'éditrice prend les choses en main et décrète : « On publie dès que j'ai le feu vert des avocats »<sup>6</sup>. Ceux-ci veulent la suppression de toutes les citations, j'en garderai finalement sept, justifiées dans un *Cahier des charges* qui, au-delà du jeu de mots, fait référence également à Georges Perec<sup>7</sup>. Sublime *Disparition* ! J'y laisse apparaître quelques truquages, les références et citations emboîtées : le jeu du texte. Je laisse au lecteur le travail de décryptage d'autres (en)jeux, politique et biographique. Qu'il déniche les thématiques récurrentes, les tics d'écriture, le vocabulaire abscons. À lui de voir si l'une ou l'autre roserie ne s'est pas insinuée dans le récit.

On ne crache pas dans la soupe ! La réception du livre en Belgique fut controversée. Les gardes rouges de « la littérature française de la Communauté Wallonie-Bruxelles » s'en sont émus. L'annonce du livre entraîna un intérêt immédiat, on en parla au Journal Télévisé le jour de l'ouverture de la Foire du Livre de Bruxelles et la première chaîne radio m'invita pour un direct à l'heure de midi. Puis en préparant sommairement leurs interviews, les journalistes se rendirent compte que le pastiche avait des relents de vinaigre, qu'il éreintait le phénomène de foire qu'ils adulaient. Ce fut alors l'expérience enivrante des déserts, je me retrouvai dans les sierras patagones, un Silence que

---

<sup>4</sup>Ceux qui ne verraient dans cette diatribe qu'une démarche négative, qu'ils sachent que mon livre rend hommage à Perec ; j'ai, d'autre part, publié quelques « exercices d'admiration » (sur Michaux, Chavée, etc.) et je le ferais volontiers pour Cioran, Beckett, Artaud et beaucoup d'autres aventuriers de l'âme humaine.

<sup>5</sup>L'expression est de l'avocate même de mon éditeur, spécialiste de la question des droits d'auteur.

<sup>6</sup>En me priant cependant d'abandonner le pseudonyme « Lesbica de Nocavo ». J'ai opté alors pour mon propre nom.

<sup>7</sup>Les quarante-sept citations furent « sucrées » en moins d'une journée. Pour le chapitre qui voit l'héroïne disparaître, j'avais réussi, clin d'œil à Perec, à trouver une phrase dans l'œuvre de A. N. qui ne contenait pas de « e ». En la substituant, la directrice littéraire, fatiguée, a malencontreusement inséré la voyelle fétiche, ce qui me rendit fou de rage ! Nous en étions à notre quatrième jeu d'épreuves et l'imprimeur s'impatientait...

d'aucun – folliculaire inconséquent – qualifierait d'abyssal dans leur gazette ! Un Silence *ontologique* aurait écrit ma poule gaumaise dont les réseaux s'avèrent efficaces. Je n'ai pas à me répandre sur nombre d'articles annoncés ou d'interviews réalisées qui ne virent jamais le jour de peur de déplaire à tel ou tel mandarin à particule, jusqu'à ce supplément du samedi, qui cible probablement les « bobos » de la capitale belge, qui a demandé un dossier à mon éditeur en exigeant des photos « professionnelles », et qui, en dernière minute, *Deus<sup>8</sup> ex machina*, a supprimé l'article. J'ai pu me rendre compte de l'état avancé de la saumure. La première recension bruxelloise de mon bouquin fut signée par Noël Godin<sup>9</sup>, l'entarteur, ça dit tout ! Rien que cet ensemble de réactions justifie l'écriture du pamphlet. Amélie Nothomb a refusé la rencontre que mon éditeur proposait dans le cadre de la Foire du Livre. Je me suis retrouvé face à face avec son biographe et un animateur qui, s'il avait une solide connaissance de l'œuvre de A. N., semblait ignorer que Perec existât<sup>10</sup> ! Qu'Artaud eût pu exister. Il ne s'est pas aperçu qu'en qualifiant ce livre de *divertissement*, je faisais référence au théâtre de divertissement d'Antonin Artaud. J'oppose donc au brouet romanesque une littérature de la Cruauté qui vise à « remettre en cause organiquement l'homme, ses idées sur la réalité et sa place poétique dans la réalité. »<sup>11</sup> Ma dédicace « Pour ou contre A. » est peut-être le calque de celle d'*Attentat* (« Contre E. »), mais celle-ci ne fait-elle pas injure (innocemment, sans doute) au « pour E »<sup>12</sup> (sans le point) de Perec dans *W ou le souvenir d'enfance*. En bref – très bref, car il n'y a de quoi se répandre – ce que je reproche à l'auteur parodié, c'est son érudition clinquante, l'ineptie de ses propos<sup>13</sup>. Les citations littéraires sont convenues, semblent sortir tout droit de la bibliothèque de papa, avec une prédilection pour Bernanos qui fut l'objet de sa thèse universitaire. Un peu comme si la littérature s'était figée quelques instants avant 68. D'un point de vue philosophique, c'est affligeant. Elle déclare dans les people et dans sa biographie (« officielle », devrais-je ajouter) que son auteur de chevet, c'est Nietzsche. Quoi de moins philosophiques que les romans d'Amélie Nothomb ? Quoi de moins dionysiaques<sup>14</sup> que les querelles entre ses personnages mesquins, agressifs ? Quelle transmutation de quelles valeurs ? Derrière une excentricité de façade, un conformisme désolant. Comment peut-on sérieusement intituler un texte *Antéchrista* ? Comment peut-on user des qualificatifs « ontologique », « métaphysique » ou même « philosophique » à tout bout de champ ? Personne ne réagit. Et de citer Wittgenstein ? De quoi je me mêle ! Je lui suggère de faire relire ses manuscrits par son parent Paul Nothomb. Les nombreux critiques ont, bien sûr, remarqué que toutes les citations de mon livre sont des citations nouvelles, mais empruntées aux auteurs cités par A. N. (à l'exception d'un petit clin d'œil à Marcel Moreau et de l'hommage à Perec). Ainsi je me suis fait plaisir en choisissant chez Nietzsche l'exergue<sup>15</sup> de mon livre et en lui renvoyant le célèbre (mais le sait-elle ?) « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire. » du bon vieux Ludwig.

Le journal *Le Monde* a publié le vendredi 11 juin 2004 une publicité d'une demi-page pour la sortie en livre de poche de *Robert de noms propres*. On y voyait la couverture du livre surmontée d'un texte reprenant le caractère du célèbre dictionnaire : « **NOTHOMB ( Amélie), cf. génie.** ». Ou l'écrivain n'est qu'un produit de marketing, ou son ego est surdimensionné ; ça contraste avec le titre d'une interview où elle déclarait : « L'écriture est essentielle, la publication n'est que secondaire. » Je lui conseille d'aller lire ce que Freud disait de la dénégation (et des cabots !).

Comme dans les télérealités, les personnages sont préfabriqués. Le même journal de référence, dans son supplément « livres » du 15 octobre 2004, tombe dans le panneau en imprimant un pavé de présentation de l'écrivain à sa rubrique « conversation » où il renseigne l'année de naissance (fausse), le lieu de naissance (l'exotique Kobé fait plus « smart » que le banal Ixelles), elle s'y arroe également la toge du philosophe ! De même, les nombreuses bibliographies ne mentionnent jamais son ouvrage *Brillant comme une casserole*<sup>16</sup>. Toute une série d'informations sont ainsi habilement

<sup>8</sup>Sans doute faudrait-il écrire ici : « Dea ex machina »

<sup>9</sup>Un article était déjà paru dans les journaux du groupe *Vers l'avenir*, écrit par J.-Ch. Herminaire.

<sup>10</sup>Un dernier tic du pasticheur, je m'en corrigerai, je le promets.

<sup>11</sup>*Le théâtre et son double*, Idées-Gallimard, p.140. Le lecteur comprend ici que mon *Hygiène de l'intestin* n'est pas à prendre au sérieux, même dans sa révolte, qu'il ne fait pas partie d'une « œuvre » par son manque de poésie.

<sup>12</sup>*Pour E* peut se lire *pour EUX*, les six millions de morts de la Shoah. (Dans *Mercure*, A. N. récidive, la dédicace passe de « Contre E. » à « Tout contre E. », ce qui donne à penser qu'elle apprécie l'humour de Sacha Guitry.)

<sup>13</sup>Le lecteur attentif percevra un jeu de références internes aux livres de A. N. : allusions à des auteurs cités (abondamment) par elle, surtout des philosophes (cela va de Malraux à Bernanos, ou de Saint Thomas à Wittgenstein en passant par Platon). Certaines scènes de même que certains effets lexicaux sont induits par le « modèle » : par exemple, le mot « ergastule » est tiré de *Stupeur et tremblements*. Il n'est pas interdit de voir d'autres allusions, politiques notamment (un lecteur averti pourra transposer le Chili 2002 en Zaïre entre 1960 et 1967, allez savoir pourquoi ?) Aucune référence cependant à des faits strictement personnels (même si Fabienne, le prénom de la narratrice, est également celui de naissance de l'écrivain pastiché).

<sup>14</sup>Bien que l'on puisse saluer la mécanique bien huilée de *l'éternel retour*, tous les septembres, en librairies.

<sup>15</sup>« Les livres pour tout le monde sentent toujours mauvais ; une odeur de petites gens s'élève de leurs pages. », *Par-delà le bien et le mal*, § 30.

<sup>16</sup>Livre qui a cessé d'exister ! illustré par Kikie Crèvecoeur et publié aux éditions La Pierre d'Alun en 1999. (P.S. Le nom de la pauvre Kikie a disparu dans la bibliographie d'*Amélie Nothomb, l'éternelle affamée*, Albin Michel, 2005).

déguisées et ne sont jamais recoupées par la presse. Par sa complaisance, la critique se disqualifie. Le succès d'une littérature indigente est un des symptômes du délabrement du champ intellectuel soumis à la marchandisation à tous crins.

J'ai pris pour ligne de conduite de ne jamais entrer dans le champ privé, de m'en tenir aux livres et articles publiés. Ce qui ne m'empêche pas d'interpréter cette mise en scène. L'auteur se voit en Cendrillon : chapeau de vair et mitaine pour croquer son propre mythe. D'un coup de baguette magique, sa biographie devient féerique : on fuit, on dénie puis on referme le placard à double tour. Elle joue les Pygmalion, s'éprend de son Idéal du Moi. Le monde des apparences dévore une réalité sans consistance dans une mascarade grotesque ou comique, cela n'empêche pas de crier au génie ! La souffrance est ailleurs et crève les yeux, mais personne ne la voit, comme la lettre volée pendue au manteau de la cheminée. Personne n'ose affleurer cette souffrance.

Ce qui me met en rage, c'est la mise en scène d'un nihilisme quotidien, une « biographie de la fin »<sup>17</sup>, en quelque sorte. Ce qu'aujourd'hui, il est moderne d'appeler l'autofiction. Un faux-moi, ce qui est le propre de la littérature, mais une fausse identité qui se prolonge dans les interviews, sur les nombreux sites Internet, dans sa biographie « officielle ». Transformer le lecteur en voyeur et, ensuite, lui mentir. S'afficher et se dérober. Il y a sans cesse confusion entre ses personnages : médiatique, romanesque et réel. Qu'elle menace de procès qui révèle son vrai prénom, sa date ou son lieu de naissance, quelle importance ? Qu'elle écrive des chansonnettes, qu'elle joue les divas, peu me chaut. Mais peut-on laisser des centaines ou des milliers de fanatiques s'amouracher d'une icône sans pouvoir jamais dénoncer la supercherie ?

Supercherie ! Quelle supercherie ?

Ce n'est certes pas la première imposture commerciale. Deleuze ne disait-il pas, à propos de BHL, que plus le contenu de la pensée est faible, plus le penseur prend de l'importance. Et Castoriadis poursuivait en écrivant dans *Le Nouvel Observateur* : « Sous quelles conditions sociologiques et anthropologiques dans un pays de vieille et grande culture, un « auteur » peut-il se permettre d'écrire n'importe quoi, la « critique » le porter aux nues, le public le suivre docilement – et ceux qui dévoilent l'imposture, sans nullement être réduits au silence ou emprisonnés, n'avoir aucun écho effectif ? »<sup>18</sup> Ils soulignaient ainsi la naissance d'une philosophie à deux étages. Pendant que les maîtres réfléchissaient dans des amphithéâtres à moitié vides, d'autres s'épanchaient en prime time sur leur nombril, parfois laissé à découvert. Qu'il y ait une littérature à deux, trois, ou quatre vitesses, c'est aujourd'hui évident, mais il n'est pas évident de l'écrire.

Je puis regretter que les journalistes n'aient point vu dans mon « amusement » une démarche sanitaire, le cri d'un prof effaré par l'absence de jugement critique, de discernement chez ses étudiants et le souci de le dire d'une manière humoristique, non pédante et non répétitive<sup>19</sup>. Il est surtout regrettable de constater la perte de ce discernement chez bon nombre de critiques littéraires. Ils ne font que relire leurs propres certitudes dans chacun des trop nombreux livres qu'ils feuilletent chaque semaine. Qu'ils aient boycotté mon livre, c'est leur droit, ils peuvent juger qu'il n'est pas utile d'en parler. Qu'ils ne fassent pas preuve de la même sévérité avec les bouquins de Nothomb me les rend déjà suspects. Mais la manière dont certains ont promu (doit-on encore parler de « critique » dans ce cas-ci ?) la biographie<sup>20</sup> écrite sur mesure du « monstre » est une preuve de leur incapacité. Ce n'est pas le lieu d'éreinter le bouquin de Zumkir ici, je ne m'autoriserai qu'une seule citation, suffisante pour que le lecteur se fasse une opinion définitive : « *Le sabotage amoureux* s'organise selon le schéma lacanien du stade du miroir qui prend évidemment chez Nothomb une dimension ludique toute personnelle. » Il n'y a rien à ajouter à cela. Vraiment rien.

J'avais terminé d'écrire ce pamphlet quand Albin Michel, pour la rentrée intermédiaire de janvier 2005, publia la biographie attendue et convenue *Amélie Nothomb, l'éternelle affamée*. Je la feuillette, je m'attends au pire et, effectivement, j'y apprend qu'elle lit aussi Michaux. L'idée me vient que, suite à *Hygiène de l'intestin*, elle a peut-être voulu peaufiner son image... Mais non, j'y découvre que Nietzsche lui-même lui a sauvé la vie ! L'index reprend tous les articles qui lui sont consacrés, même les éreintements ! Il y aurait tant à dire. Je demande le prix de ce panégyrique à mon ami libraire. Dix-huit euros soixante-huit (avec la réduction). Trop cher. Je m'étais fixé une limite, j'en reste là. Il me faut un peu de rigueur, ne pas être relaps et drosser mon imaginaire vers la poésie.

Je n'ai aucune prétention à définir ce qu'est la littérature. Mais je sais ce qu'elle n'est pas. Je pense pouvoir en déceler les « monstruosité ». Et l'écrire est une part, infime, mais bien réelle, du travail de

<sup>17</sup>La quatrième de couverture mentionne « la faim : c'est moi ». Huit cent quarante millions d'humains (dernière recension de l'OMS) apprécieront.

<sup>18</sup>Ces deux philosophes sont cités par Jade Lindgaard et Xavier De la Porte, *Le b.a.ba du BHL*, La Découverte, 2004.

<sup>19</sup>Beaucoup d'autres ont déjà instruit le procès de cette littérature commerciale à commencer par P. Jourde déjà cité, Fr. Badré (*L'avenir de la littérature*, Gallimard, l'Infini), M. Waldberg (*La parole putanisée*, La Différence), ainsi que certains chapitres de l'ouvrage collectif *Le cadavre bouge encore – Précis de réanimation littéraire* (en 10/18, n°3596).

<sup>20</sup>*Amélie Nothomb de A à Z, portrait d'un monstre littéraire*, aux éditions feu Le grand miroir. Citation page 145.

l'écrivain. L'autre part consiste à fouiller inlassablement son insondable sous-sol, son for intérieur, cette zone tellurique, génératrice d'une puissance langagière inouïe, d'un verbe enfiévré, d'une vérité foudroyante et créatrice d'un style haletant, rauque, spasmodique.

« L'«ardente vie intérieure» », écrit Marcel Moreau, « citadelle contre la médiocrité en escalade, est devenue cet «exploit de solitude» dont ceux qui peuvent se prévaloir font figure à mes yeux de résistants ou de dissidents. [...] Faire bloc à la fois contre l'empire des modes et le règne du calcul, cela demande, de nos jours, beaucoup de courage et de volonté, une armure trouée de défis. »<sup>21</sup> Il n'y a d'écrivains, à mes yeux, qu'en dissidence langagière, qu'en résistance idéologique. Vieille rengaine ? Bien plus crédible, il me semble, que la facticité contemporaine.

**Alain DANTINNE**

**Alain Dantinne est poète (*De Consolatione Poetica*, L'arbre à Paroles, Amay, 2001) critique (textes parus dans les revues Gai-pied, Textyles et lindications) et écrivain (*Hygiène de l'intestin*, Labor, 2004).**

---

<sup>21</sup>Marcel Moreau, *Corpus scripti*, Denoël, p.140.